ET NUNC ERUDIMINI.

NOEL

Mon cœur se sent rempli de l'amour
[le plus tendre :
Je savoure un bonheur que je ne
[puis comprendre.
Minuit sonne..., soudain quel bruit
[se fait entendre

.....

Et toi, ma lyre, et vous, bruyant
[peuple silence !
L'Admirable, le Fort, le Tout-puis-
[sant s'avance....
Ah ! que dis-je ! couvert des charmes
[de l'enfance,
Dieu descend parmi nous....
Il vient nous racheter de l'exil où
[nous sommes ;
Homme, vêtu de chair, il vit parmi
[les hommes ;
Au pied de l'humble crèche ado-
[rons à genoux !....

LE

Soleil d'Austerlitz.

Napoléon avait dit, le 1er décembre 1805, aux maréchaux venus prendre conseil : " Messieurs, cette campagne doit finir par un coup de tonnerre." Elle avait bien commencé d'ailleurs. Des lignes du camp de Boulogne et des garnisons hanoviennes, ces corps, qui formaient la Grande Armée, partaient d'ensemble, le 15 septembre, et, par l'usage des marches forcées, ils débouchaient en masses profondes sur le haut Danube, dans les premiers jours d'octobre ; ils devaient donner sans retard, aux troupes qu'armaient une troisième coalition, la rude leçon des attaques bien combinées.

A la surprise d'Ulm, où succombait le prestige militaire de Mack fait prisonnier avec vingt-cinq mille hommes ; au combat de Diernstein où, le 10 novembre, les Russes éprouvèrent l'effet de la valeur française ; à l'occupation de Vienne, où Murat s'était montré très audacieux, avaient succédé des marches stratégiques vers la Hongrie, avec arrêt en Moravie, devant ce Spielberg qui couvrait un faubourg de Brünn.

Pour la première fois, l'armée impériale, issue des demi-brigades de la Révolution, manœuvrait, avec cet ensemble qu'on ne remarque ordinairement qu'au champ d'exercice. Dans ses rangs, tout était discipliné, depuis Berthier remplissant les fonctions de quartier maître jusqu'au dernier fusilier traînant la guêtre, jusqu'au fier cuirassier, jusqu'au tambour frondeur ; des hommes qui suivaient les Aigles neuves, qui recherchaient la gloire, qui disaient : "l'Empereur" de cette voix grave des humbles qui disent : "le Maître !"

Et par des manœuvres effectuées du 20 novembre au 1er décembre jusque devant Olmutz et autour du beau château d'Austerlitz qu'un prince Kaunitz habitait, Napoléon taquinait plutôt qu'il n'attaquait les Austro-Russes ; eux, se renforçant chaque jour. Et jouant supérieurement le rôle que tiendrait un général tout à coup effrayé, le grand capitaine abandonnait l'offensive pour courir vers ses réserves. Même, sa retraite ressemblait à une fuite. Et il amenait ainsi, sûrement, ses adversaires trop confiants en eux-mêmes sur un terrain bien repéré.

Quand l'armée française se fut placée en ligne, du nord au sud, de la colline du Santon à la pointe du grand marais de Menitz, Napoléon couronné redevint Bonaparte, car cette somme de confiance qu'il voulait obtenir du troupier ne lui serait donnée qu'en partageant la vie et les épreuves du soldat. Quittant, le 1er décembre, une maison proprette à Schlapanitz, l'Empereur montait, entre Junot et Rapp, la pente peu déclive du grand plateau de Zurau, lequel est traversé, devant Bellowitz, par une route reliant Brünn à Olmutz. D'une grange aux murailles trouées il fassait son bivouac, qu'un feu de planches—nous précisons—illuminait bientôt. Et il donnait aux chefs de service, ses instructions, en notes brèves, mais du ton le plus calme que peut avoir un homme qui joue, à 1,700 kilomètres de Paris, les destinées de la France et les siennes.

L'offensive, la résistance sur place, même un recul de quelques cents mètres étaient réglés d'après une prévision de l'attaque des coalisés, car Napoléon avait déjà deviné leur plan. Cela fait, Napoléon dînait simplement et se réconfortait d'un vin de Chambertin.

Debout devant le feu que Bessières tisonnait du bout d'un fourreau de sabre, la surprise de l'Empereur perça au bruit étrange qui courait sur le front de bandière de l'armée. Qu'était ce ? L'illumination d'un incendie ? Une alerte ou une panique causée par les cosaques ? Aux épaules, Napoléon serra sa redingote grise, et, suivi de ses aides de camp, il fit quelques pas vers Blasowitz quand neuf heures sonnaient à sa montre.

Le corps du maréchal Bernadotte, échelonné dans le massif du Lesch, de Bellowitz à Jireikowitz, avait allumé des torches en paille, voulant, de feux de joie, fêter l'anniversaire du couronnement de son chef. Entre les rangs, Napoléon passait ; il recevait les plus probants témoignages de dévouement avant de s'avancer, comme l'eût fait délibérément un simple lieutenant, jusqu'à la ligne des vedettes et chercher au loin les indices du campement de l'ennemi.

Mais dans cette nuit de frimaire du calendrier républicain, le frimas arrêtait à petite distance la vue la plus perçante. Napoléon rentrait à son bivouac pour lire des rapports, contremander des ordres, boire une tasse de lait et tenir pour couche une mauvaise chaise paillée sur laquelle, en pleine grange, il s'endormit profondément.

A cinq heures du matin, le 2 décembre 1805, la journée de Napoléon commençait.

Il entendit un espion, questionna Berthier et donna des ordres. En toute hâte, il mangea un petit pain couvert de beurre ; il but du café noir ; il regarda une carte avant de sortir de la grange.

Quelques minutes avant six heures, Napoléon quittait le bivouac de Zurau. A pied—un mameluck conduisait son cheval—le chef d'armée suivait un guide engagé à Brünn dans un chemin caillouteux qui reliait alors Schlapanitz à la grande route de Hongrie. Il faisait froid. Une gelée blanche tenait aux chaumes courts et roulait dans le cristallin des glaçons les herbes sèches. Partout, le givre habillait les arbres et argentait les toits. Du nord-ouest la bise pointait, très aiguë. Le soleil durci, à plusieurs centimètres de profondeur, sonnait comme une dalle, sous les pas. On tâtonnait souvent à travers le brouillard que traversait, çà et là, un reflet de lumière jaune indiquant que le jour s'était enfin levé sur les plateaux de la Moravie.

La bourgade de Schlapanitz traversée, aux régiments rangés en bataille, Napoléon donna des encouragements. Comme avant Rivoli, comme avant Marengo, il sut bien dire et enflammer les conscrits mêmes. Mais son attitude de capitaine bon enfant tomba tout à coup ; elle changea au bruit d'un détonation sourde et prolongée et partie du sud. L'Empereur se redressa et il annonça, en homme qui possède la prescience :

—C'est Kienmayer qui attaque la division Legrand.

Placé en selle, son cheval blanc, un Numide superbe, fut dirigé à gauche du village de Pontowitz, derrière deux chasseurs que le guide précédait. Le cheval blanc monta sans peine le revers oriental du coteau qui borne vers l'ouest la vallée du Goldbach pour atteindre, à gauche de Kobelnitz, l'extrémité d'une longue plateforme.

Berthier fit remarquer qu'on se trouverait là, en plein, sous le feu des batteries que l'ennemi pouvait établir à Pratze. Alors, on recula jusque sur le plateau qui s'étend, en terres cultivées, des abords de Schlapanitz au rond-point de Masdorf. On s'arrêta sur l'éperon qui domine, à l'est, le village de Turas. On se tassa pour assister au drame terrible de la bataille déjà engagée, à la hauteur de Menitz, entre Soult et Doctorow.

Au froid piquant du matin, une brusque variation atmosphérique faisait succéder une douce température. Le vent, fixé depuis peu à l'ouest, avait déchiré, sur les plateaux, le voile du brouillard, lequel, s'engouffrant en quelque sorte dans la vallée du Goldbach, masquait les régiments français occupés à des déploiements ou à des marches de concentration, dérobait aux hulans autrichiens, qui battaient l'estrade, une partie des forces qui étaient déjà prêtes à briser l'offensive que l'ennemi allait entreprendre à gauche, avec une vigueur extraordinaire.

Comme la montre de Napoléon marquait huit heures, l'heure française, un globe immense et rouge apparut à droite de Pratze, au-dessus du village de Steinmitz. Ses premiers rayons glissèrent sur la plaine toute givrée et sur les bois d'ormes aux feuilles jaunies. C'était l'indice d'une belle journée qui commençait. A l'instant, dans l'état-major français, la voix de Bessières annonçait : " Voilà le soleil du 2 décembre ! " Plus tard, des écrivains modifiaient l'exclamation du duc d'Istrie en : " Voilà le soleil d'Austerlitz ! "

Du point qu'il occupait, et non de Zurau, comme on l'a écrit tant de fois à tort, l'Empereur pouvait assurer les manœuvres de son armée. Le brouillard enfin tombé, un peu avant neuf heures, dans la vallée du Goldbach, un vaste panorama apparaissait aux yeux des officiers du grand quartier général. Ils voyaient bien, à droite, jusqu'à Tellnitz, où Soult cédait, par calcul, à l'aile gauche austro-russe. Ils voyaient l'agglomération de Sokelnitz, le mur en briques entourant le jardin des faisans, le petit lac et le village de Kobelnitz ; et, en face d'eux, Pratze, clef d'un vaste plateau qui domine d'un bloc immense la vallée qui garnissait le 4e corps, à la limite de Pontowitz. A gauche de Pontowitz, ils voyaient le 1er corps obéissant à Bernadotte, la cavalerie de Murat, puis, très loin, au nord, le 5e corps, que Lannes tenait à cheval sur la route de Brünn.

Près de Napoléon, vingt-quatre aides de camp attendaient qu'on leur remit des ordres à porter. Derrière l'Empereur, la Garde et les grenadiers d'Oudinot constituaient une importante réserve à l'armée, forte de 68,000 hommes.

Quand, devant l'Empereur, la manœuvre visible des Russes s'exécutait en vue d'occuper la vallée du Goldbach, la tactique napoléonienne entrait alors en jeu. L'extrême droite française — division Legrand — reculait pour attirer à sa suite le gros des forces des alliés. Le centre du 4e corps—division Saint Hilaire—passait sur la rive gauche du ruisseau. La gauche—division Vandamme—manœuvrait à la droite de Bernadotte. Soult, arrivé auprès de Napoléon, recevait l'ordre de se placer en plein plateau de Pratze ; hauteurs imprudemment abandonnées par les Austro-Russes. La brigade Thiébaut occupait Pratze et pouvait s'y maintenir pendant quatre heures contre tous les retours offensifs de Kollovrath.

Un peu après dix heures, Napoléon quittait l'éperon de Turas. Il allait suivre, pas à pas, le corps de Bernadotte engagé contre la gauche du prince Bagration et contre la droite du prince de Liechtenstein, qui reculaient dans la direction d'Austerlitz. Il stationnait à Jireikowitz et à Blasowitz. A une heure du soir, suivi de la Garde, il cheminait vers le sud-est, derrière la division Vandamme, de crête en crête, jusqu'en vue de Aujezd, point où le 4e corps, étendu vers Tellnitz et soutenu par Davout, achevait de mettre en déroute plus de 40,000 alliés. Devant le spectacle militaire, l'Empereur fredonnait un refrain populaire. A trois heures, il dînait en plein air de viande froide et de pain de munition ; il dînait près de la chapelle Saint-Antoine quand la bataille était gagnée, quand Kutusow fuyait, quand cessait le grondement du canon.

N'ayant qu'un pliant pour siège, Napoléon recevait, non loin d'Aujezd, les prisonniers de distinction. Aux hommes à qui le sort avait été funeste, le grand capitaine accordait une attention presque déférente ; il allait même envers quelques-uns, jusqu'aux consolations. Les rancunes, exhalées la veille contre François II et contre Alexandre Ier, s'étaient déjà fondues en une sorte de commisération envers deux princes qui n'avaient pu, quoiqu'ils eussent mis en ligne plus de 87,000 hommes, rompre l'armée française. Mais il refusait les éloges de ses ennemis désarmés ; il les considérait sans doute comme une basse flatterie. A plusieurs, qui chancelaient sous le poids des fatigues, il distribuait du vin ; il avait même pour Langeron, chef de colonne russe, des paroles aimables : " Buvez, monsieur, c'est du vin de Bourgogne ; cela vous fera du bien."

A quatre heures, le soleil se couchait derrière le haut clocher de Brünn. On ne faisait plus que de tirailler, à droite, au delà des marais de Menitz. Et peu à peu des vapeurs montaient de la surface des étangs jusqu'au sommet du plateau de Pratze. Et des nuages formés sous l'action des canonnades de la journée s'amoncelaient sur Austerlitz. Et avant cinq heures, une obscurité très dense enveloppait tout le terrain ayant servi d'arène aux deux armées, qui avaient perdu 5,000 morts et plus de 15,000 blessés.

Napoléon, une fois ses ordres de surveillance et de poursuite donnés, était remonté ; il passait entre les lignes de la Garde impériale, entre les corps de Murat, entre les bataillons de Bernadotte, entre les régiments de Lannes ; unités qui garnissaient les crêtes des hauteurs qui dominent le val de Krenowitz.

Non loin du lieu où sera érigé, centenaire de l'événement, un monument funéraire, Napoléon s'arrêta pour recevoir un billet que lui adressait le général Walhubert, mourant ; et il traversait Volubitz pour rentrer quand une pluie torrentielle noyait les feux de bivouac, à la maison de poste de Posorlitz.

De cette grande journée de Napoléon, voilà ce que nous avons pu recueillir dans des papiers de famille, papiers inédits, et au cours d'une étude poussée jusque sur le champ de bataille ; reconnaissance faite avec les indications d'un savant de Brünn, qui ne recherche, lui aussi, à travers les fastes militaires, que la vérité, la trouvant assez belle sans les amplifications que lui ont données, bien à tort, les mémorialistes.

EDOUARD GACHOT.

NOEL AU VILLAGE.

C'est Noël ! Dans la paix des cieux mélancolique,
Sur les coteaux penchants qu'argentent les frimas,
Sur les vieux toits coiffés de leurs chaumes rustiques,
Sur les buissons fleuris de givre et de verglas,
Des villes aux hameaux, en cette nuit bénie,
Les cloches ont lancé leurs joyeux carillons ;
Ils mêlent doucement leur céleste harmonie,
Et dans les airs glacés passent en tourbillons....
A leur voix, le sentier de l'église s'anime
Malgré la froide neige et le ciel sans lueur.
—O foi du peuple, foi touchante, foi sublime,
Rien n'a diminué ton antique ferveur !—
Ce sont de grands garçons, en veste du dimanche ;
Ils suivent en chantant l'étroit et long chemin ;
Plus loin, le front hâlé sous l'ample coiffe blanche,
Des femmes vont, tenant leurs enfants par la main.
Ce sont des vieux courbés, dont la tête s'incline,
Marchant péniblement, buttant à chaque pas ;
C'est pour eux que bientôt luira l'aube divine,
Et Noël, l'an prochain, ne les reverra pas !
D'autres viennent encor, suivant la longue file,
Rudes hommes des champs au labeur généreux :
Ils se hâtent. Enfin l'humble église profile
Son clocher ajouré sur le ciel ténébreux.

L'autel scintille au fond, dans des flots de lumière,
L'ostensoir resplendit sous les lis pâlissants.....
—Suaves fleurs ! Jésus aimera la prière
De vos parfums, mêlés aux parfums de l'encens !—
Et les naïfs vitraux, sous la voûte empourprée,
Jamais n'ont rayonné d'un éclat aussi pur :
Leur Vierge nous paraît ce soir transfigurée
Dans l'éblouissement du Paradis d'azur !
Et pour qu'ils goûtent mieux, en sa grâce touchante,
Le mystère béni de cette sainte nuit,
Sous les yeux des petits, que cette vue enchante,
Près des sapins givrés, au fond, la crèche luit.
Chaque année, une main pieuse et charitable
Rend le divin tableau tel qu'il fut autrefois ;
Sous son toit affaissé, voici la pauvre étable,
Et l'astre radieux qui conduisait les Rois.
Marie et saint Joseph, dont le vieux front rayonne,
Témoins du grand miracle adorent inclinés :

Jésus sourit à tous et, de sa main mignonne,
Accueille les bergers, à ses pieds prosternés.
Et quand le prêtre, ceint de la brillante chape,
Elève l'ostensoir d'un geste bénissant,
De tous les cœurs émus, ce cantique s'échappe
Et monte vers Jésus pieux et frémissant :
" O Dieu des tout petits, Dieu né dans la détresse ;
" Humble pour expier nos rêves orgueilleux ;
" Faible, pour ménager notre humaine faiblesse,
" Pauvre, pour être mieux compris des malheureux ;
" Toi qu'ont prié jadis, sous ces voûtes bénies,
" Nos aïeux dont les cœurs ne battaient que pour Toi,
" Entends monter ce soir, de nos âmes unies,
" Le même chant joyeux de tendresse et de foi.
" Prodigue les trésors dont tes deux mains sont pleines :
" Dore l'épi futur et le pampre vermeil,
" Fais germer la semence, et verse sur nos plaines
" Les bienfaisants rayons de ton divin soleil !
" Donne-nous, sous la bure et la blouse de toile,
" Des cœurs vaillants et purs, comme il en fut jadis,
" Et fais briller là-haut la radieuse étoile
" Qui nous conduise tous en ton saint Paradis ! "

Et les vieillards, courbés par l'âge et la souffrance,
Ont relevé leurs fronts sous un souffle immortel !
Pendant que résonnaient, comme un chant d'espérance,
Les derniers tintements des cloches de Noël !....

VENEZ AU QUARTIER-GENERAL.

Nous affirmons sans hésitation que nous pouvons mieux faire pour vous que toute autre maison au Sud. Nous faisons une spécialité des

PIANOS

Joueurs de Pianos, Orgues d'Eglise et de Salon.

Faisant les affaires en gros aussi bien qu'en détail, achetant en grandes quantités au comptant, et obtenant le transport aux prix les plus bas, nous sommes à même de vous donner ce qu'il y a de mieux, toute qualité considérée, pour le plus petit montant possible, soit au comptant ou à termes convenables. Chaque instrument est étiqueté avec le prix marqué en chiffres ordinaires

LISEZ L'APPEL

De nos célèbres instruments et si vous ne les connaissez pas prenez des informations sur eux auprès de quelque ami.

Pianos Emerson. Kimball, Hardman,
Kroeger, Crown, Standard,
Estey, Bailey, Junius Hart
et Hinze.

Angelus. Autopianos et les célèbres
EMERSON-ANGELUS,
Appareils d'Intérieur et Nécessaire.

Nous livrerons l'objet quand vous serez prêt. Rappelez-vous, que vous n'avez pas à le payer entièrement d'un coup.

OUVERT LE SOIR JUSQU'A 9 HEURES JUSQU'A NOEL.

JUNIUS HART PIANO HOUSE
LIMITED
J. P. SIMMONS, Trésorier et Directeur,
1001-1003 RUE CANAL, Nouvelle-Orléans.

HENRY ABRAHAM. MYER LEMANN.

Henry Abraham & Co.

MARCHANDS DE COTON,

TRAFIQUANTS EN FUTURS,

Nouvelle-Orléans, New York et Liverpool.

216-218 Rue Baronne,

NOUVELLE ORLEANS.